

tient le malheur , pourvu qu'il ne soit pas méprisé. J'allois mourir de chagrin d'avoir perdu un poste qui m'auroit fait mourir d'ennui , lorsque je rencontrai un sage qui dissipa mes ténèbres, & qui me montra le bonheur , en me prouvant que jusqu'alors je n'avois fait que changer de malheurs.

Mon fils , me dit-il , j'ai payé comme vous le tribut aux fausses opinions , j'ai cherché la félicité parmi toutes les erreurs, je ne l'ai trouvée qu'après en avoir abandonné la recherche ; lassé du monde que j'habitois , je voulus aller sous un autre Ciel ; le hazard me fit aborder dans une Isle , je fus accueilli par une grande femme. . . . Je jurerois , lui dis-je en l'interrompant , que cette femme-là étoit habillée de blanc. Mon fils , reprit-il froidement , vous êtes bien vif pour un homme malheureux , & sur quoi jugez-vous qu'elle étoit habillée de blanc ? Oh , lui répondis-je , c'est que dans tous les Romains c'est l'uniforme de la vertu , je vous avoue que je n'y aurois point trop de confiance , car j'y ai souvent été trompé dans le monde. Vous le méritiez bien , répliqua le Sage. Revenons , lui dis-je , à votre grande femme , quelle étoit elle ? C'étoit la Félicité , reprit-il. Ah ! m'écriai-je avec ardeur , je

D ij

brûle du desir de la connoître , conduisez-moi dans son Ile merveilleuse. Pour y aborder , dit-il , il faut être Philosophe. Philosophe , m'écriai-je ? Cela me paroît bien ennuyeux. Je vois bien , reprit-il , que vous ignorez ce que c'est qu'un Philosophe ; la route de la Philosophie , quoique tortueuse , conduit toujours au parfait bonheur , lorsqu'on se garantit de l'amour propre. Cette Philosophie n'est pas une vertu âpre , telle qu'on la représente , qui prend la causticité pour la justesse , l'humeur pour la raison , & le dédain pour un sentiment noble. La Philosophie qui conduit dans l'Isle & qui inspire ceux qui l'habitent , est une vertu douce , qui craint les vices & qui plaint les vicieux , qui pratique le bien plus qu'elle ne le prêche , qui sçait distinguer une foiblesse d'avec le sentiment , qui chérit , qui respecte tout ce qui serre les nœuds de la société , qui établit une parfaite égalité dans le monde , qui n'admet de prééminence que celle que donnent les qualités de l'ame , qui loin de haïr les hommes , les prévient , les soulage , leur fait connoître les charmes de l'amitié par le plaisir de l'exercer , & qui tâche d'enchaîner tous les cœurs par les liens des bienfaits , de l'amour & de la reconnoissance.

Ah! lui dis-je avec transport, c'est vous seul que je prends pour guide, je sens que je serois heureux, si je ressemblois au portrait que vous venez de faire, je ne métonne pas qu'il y ait si peu de vrais sages; il est plus facile de mépriser les hommes que de les soulager. Vous méritez le bonheur, reprit le sage, venez, suivez-moi. Je montai sur son Vaisseau, nous fendîmes les mers avec la plus grande rapidité, il sembloit que nous fussions portés sur les aîles des vents. Nous découvrîmes l'Isle; alors le sage me dit, nous voici à la rade, tous les gens que vous y voyez sont ceux qui, comme vous, aspirent à entrer dans le Sanctuaire de la Félicité; mais on les laisse pendant quelque tems réfléchir sur les naufrages qu'ils ont faits dans le monde; quand leur cœur est assez changé pour en connoître l'abus & pour s'en repentir, on les fait entrer dans le Port; ce second degré doit leur donner un avant goût de la félicité; ils y restent quelques jours, & c'est de-là qu'on les introduit dans l'Isle du parfait bonheur. Après ces mots, il me quitta en me laissant pénétré de vénération pour lui.

Il y avoit vingt à trente postulans à la rade, je n'en reconnus d'abord aucun, quoique j'eusse vécu avec eux dans le mon-

de comme avec mes intimes amis, mais le changement qui s'étoit fait dans leur ame, en avoit operé un aussi sensible sur leur visage. C'est une douceur, un calme, une sérénité qui efface les minauderies & le fard des petits-mâtres & des coquettes; la conversation est liante sans être fade; on y soutient des opinions pour instruire, & jamais pour se contredire; si l'on commet des fautes, on les reconnoît & l'on baise la main qui vous punit, on jure de s'aimer, c'est un serment qu'on accomplit d'avance par l'impatience qu'on a de le former.

J'étois depuis huit jours dans cette situation, lorsque je vis une femme qui me parut fort aimable. Nous nous étions déjà abordés avec cette joye intérieure que la fraternité procure, lorsqu'on vint nous chercher pour nous faire entrer dans le Port; nos sentimens semblerent encore s'épurer par le voisinage de l'Isle, notre confiance devint plus intime, nos cœurs s'approcherent de plus en plus, je remarquai que ses yeux étoient humides de larmes, je lui en demandai la cause. Hélas! me dit elle, je sens que je vais entrer dans l'Isle de la félicité sans en goûter les douceurs, elles seront altérées par le souvenir d'un époux que je plains; il m'a toujours négligée, mais ma froideur pour lui a

peut-être causé son éloignement, & je me le reproche; si j'avois voulu lui plaire, j'aurois empêché ses égaremens; sans doute il est malheureux, il va d'écueils en écueils; son infortune doit être au comble par l'humiliation de s'être toujours trompé: eh quel est le nom de cet époux, lui dis-je? C'est Zemidore, reprit-elle; ah! vous vous nommez donc Zélamire, m'écriai-je aussi-tôt en l'embrassant; revoyez Zemidore rempli de respect & d'amour pour vous; le voile de l'erreur qui nous déroboit à nos yeux & qui endurcissoit notre ame, est enfin déchiré, nous touchons à la vieillesse, mais nous nous aimons, c'est être jeune encore. La raison répare en nous les outrages du tems; s'il a changé nos traits, la vérité a rajeuni nos ames, la vertu va les confondre; deux époux qui s'estiment à notre âge, sont plus heureux que ceux qui ne sont unis que par le feu de la jeunesse & le caprice des passions. Oui, mon cher Zemidore, me dit Zélamire, je pense comme vous, rien ne pourra nous séparer, n'oublions pas cependant nos faiblesses, rapellons-nous-les, moins pour nous en punir que pour en garantir nos enfans. Notre jeunesse leur a donné le jour, que notre vieillesse leur vaille un bien plus précieux, qui est la vertu & le vrai bonheur.

Après une reconnoissance si tendre , le Sage vint nous prendre , & nous conduisit dans le sein de la Félicité. Il ne tient qu'à vous , mon fils , de m'en faire jouir ; connoissez-là , soyez-en digne , & je serai toujours heureux.

Telle fut l'instruction de Zemidore à son fils ; je ne sçais pas s'il en est devenu plus raisonnable , on en peut douter , car M. de Fontenelle a dit que les sottises des peres sont perdues pour les enfans , & je vois tous les jours qu'il a dit vrai.



D I S C O U R S

Prononcé le jour de la Pentecôte par M. l'Abbé de Pomponne , à la Reception de M. le Comte de la Marche à la qualité de Chevalier des Ordres du Roi.

S I R E ,

» C'est un jour bien glorieux & très-ho-
 » norable pour l'Ordre du Saint Esprit ,
 » lorsque Votre Majesté y associe un Prin-
 » ce de son sang. Ce descendu de tant de
 » Rois & de tant de Héros , Monsieur le
 » Comte de la Marche, est fils d'un Prince
 » qui a mérité la tendre amitié de V. M.

» par son attachement pour Elle, par son
 » zèle & par sa fidélité, & qui s'est ac-
 » quis beaucoup de gloire par sa valeur, &
 » par ses grands talens militaires dans la
 » guerre de Bohême, d'Allemagne, de
 » Flandre & d'Italie. Nous avons les
 » preuves des vertus Chrétiennes de Mon-
 » sieur le Comte de la Marche, par les in-
 » formations de vie & mœurs faites par
 » M. l'Archevêque de Paris, & de sa Ca-
 » tholicité par la profession de foi qu'il a
 » prononcée devant le même Prélat.

» Monsieur le Comte de la Marche at-
 » tend les ordres de V. M. pour sa recep-
 » tion.

Ce 24 Mai 1750.

•••••

V E R S

*Présentés à M. le Maréchal de Saxe,
 le 6 Juin 1750.*

Jadis on admira trois célèbres Vainqueurs :
 Dans l'Art des Campemens Pyrrhus mettoit sa
 gloire ,

Fabius s'illustroit par des sages lenteurs ,
 Marcellus , plein de feu, voloit à la victoire ;

D w

82 MERCURE DE FRANCE.

Maurice, nous montrant qu'on peut les surpasser,
Sçait camper, s'arrêter, marcher & triompher.

Par M. Tinois.



V E R S

*Aux deux fils de M. le Duc de Duras, qui
ont M. de la Buffiere pour Gouverneur.*

Croissez, jeunesse aimable, hâtez votre rai-
son,

Volez à la vertu, courez à la lumière;

Pour bien former le cœur il n'est qu'une saison;

Ecoutez les avis du sage la Buffiere.

Quand vous aurez acquis par l'âge & les travaux
La noble liberté de voler de vos ailes,

Vous suivrez aisément la trace des Héros,

Et vous n'irez pas loin pour trouver vos modèles.

De Bonneval.





L E T T R E

De M. le Commissaire D.

DAns le Mercure du mois de Mai 1750, on demande ce que signifie le mot *Mercurien*, employé dans l'article 18 d'une Ordonnance du 3 Février 1472. imprimée dans le Traité de la Police, tome 3. page 385.

Celui qui a proposé cette question, auroit pû s'en dispenser, s'il avoit apporté quelque attention à la lecture de ce Règlement; il y a en cet endroit une faute d'impression, il faut lire *Merrien* *, au lieu de *Mercurien*; ce mot *Merrien* est employé plus de cent fois dans cette Ordonnance & dans la précédente, ainsi la correction n'est pas difficile à imaginer.

Après avoir répondu à la question proposée dans le Mercure, je vous prie, Monsieur, de me permettre d'en proposer une à mon tour.

Un Magistrat, célèbre par son esprit & son érudition, & que je ne me dispense de nommer que par la crainte que j'ai de

* *Merrien*, est un vieux mot, qui signifie Bois, matière de Bâtimens.

D ▼

blessé sa modestie, m'a fait présent d'un manuscrit, où l'on trouve fol. 84, une Ordonnance de Police, du 22 Août 1527, qui défend le jeu de frelin; si quelqu'un sçait ce que c'est, & veut bien en communiquer l'explication au Public par votre canal, on n'aura pas lieu de se plaindre que l'on ait proposé dans le Mercure au sujet du mot *Mercurien*, une question dont l'objet étoit imaginaire, puisque cette question aura donné lieu d'en proposer une dont l'objet est réel.

Vous me permettrez, Monsieur, de me servir de la même voie du Mercure, pour prier M. l'Abbé Goujet, que je ne connois que de réputation, d'indiquer la source & l'ouvrage où il a pris la Liste des Rois de Norvege, qu'il a inserée dans son second Supplément au Dictionnaire historique de Moreri; s'il vouloit avoir la complaisance d'y joindre les époques des Règnes, il obligeroit infiniment une personne qui s'adonne à l'Histoire.

A Paris, ce 2 Juin 1750.

Plaisir de modeste, et

Ensemble, ou l'on

Les mots des Enigmes & des Logogry-

Ordre de Paris, du premier volume de Juin, sont

qui ont été le *heminié, apostrophe, tapisserie, gâteau, ca-*

lance que c'est, l'union & pantoufle. On trouve dans le pre-

mier Logogryphe *patisserie, Iris, Issé, Aiss,*

canu, un autre (le) *Tasse, tasse, astre, âtre, Astrée.*

Apis, que l'on ait proposé *satyre, Perse, Istrie, Pise, Paris, Pâris,*

soit du mot *Mercure, pie, air, ariete, rapt, rat, Pirate,*

dont l'objet étoit *serpe, étape, pere, pater, Pair, Sire, pile,*

re question sur des *ris, riz, apprêt, tapis, presse, re, si, ire,*

que dont l'objet étoit *l'arresse, parti, piste, trape.* On trouve dans

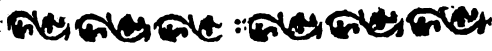
Vous me permettez le second *ut, guet, eau, T'age, âge, auge,*

servi de la même *Agé.* On trouve dans le troisième *Mai, Ino,*

prier M. l'Abbe Goussier *lo, Coni, amo, nom, an, Caën, Cam, mi,*

que de réputation, *ami, main, coin.* On trouve dans le qua-

& l'ouvrage où il a paru *trème les mots qu'il contient.*



E N I G M E.

Fille de la folie, & mere des talens,

Je suis utile au peuple, & des Grands adoptée ;

Mon regne est passager, quoi qu'il dure long tems ;

Je renais de ma chute, & semblable à Prothée,

De forme, de couleur, je change à tous momens.

Par ma diversité je rejouis, j'amuse,

À la Ville, à la Cour, le Noble, le Bourgeois ;

Et cependant d'inconstance on m'accuse :

À Paris, et à la

86 MERCURE DE FRANCE.

Le sage tôt ou tard se soumet à mes loix ,
Si l'on en rit , mon nom lui sert d'excuse ;

N. G. . . . de Rouen.

A U T R E.

Nous sommes deux enfans , à sçavoir sœur
& frere ;

Notre pere est un fou pour l'ordinaire ,

On ne peut mieux le définir ;

En nous créant il cherche à plaire. ,

Mais admirez le beau plaisir ;

Nous sommes dès notre naissance

Condamnés à l'obscurité ?

Vent-on nous en tirer ? Autre difficulté.

Ce qui fait de nous deux la seule difference ;

C'est que dans mon entretien

Je suis moi , quoique femelle ,

Plus simple & plus naturelle ,

Et que toujours mon frere embrouillé dans le sien,

Fait si bien quelquefois que l'on n'y comprend
rien.

J. F. Guichard.

LOGOGYPHE.

JE suis un mouvement de l'ame ;
 J'accrois par le desir :

Lui seul me nourrit & m'enflâme ;

Source de mille maux , je la suis du plaisir.

Examine Lecteur ce que mon nom présente :

1, 2 & 3 , on me forme en marchant ;

1, 2, 6, 7 , Je suis un oiseau , dont le chant

Ne plaît guères assurément ,

Mais dont la beauté ravissante

Offre toujours aux yeux un nouvel agrément.

4, 6, 7 , l'ordinaire pâture

Dont usent Messieurs les Baudets ;

1, 2 & 7 , j'habite les forêts ;

1, 2, 5, 7 , je fais de l'humaine nature

La plus solide nourriture ;

Mais on va deviner , c'est assez , je me tais.

*Par M. le Tenneur , Lieutenant Général
 de Melun.*

AUTRE.

JE suis une prison , dont l'aspect au-dehors ,
 Sous un masque caché présente mille charmes ,
 Mais mon sein fort souvent n'est que source de
 larmes ,

88. MERCURE DE FRANCE.

Où l'amant pour toujours voit noyer ses trans-
ports.

De sept lettres, Lecteurs, prends les quatre pre-
mieres,

Je exprime un des deux noms d'un grand engage-
ment;

Mets ces lettres à part, & prends les trois dernie-
res,

Je suis un appui foible, & qui trompe souvent

Par 1, 2, 3, 6, 7, je suis le blanc d'un Livre;

Un être indivisible, & né pour toujours vivre;

La mere du Sauveur; l'instrument d'un forçat;

L'esclave d'Abraham; un talent diabolique;

Le tendre cœur d'un pain; un ton de la musique;

Un Juge préposé pour les loix de l'Etat.

Je suis pressé, Lecteur, ainsi je me retire;

Déjà d'une foule d'amans

Les soupirs & les cris perçans

Me annoncent qu'il est tems d'appaiser leur martyre:

De la Roche le jeune, de Langres.





NOUVELLES LITTÉRAIRES,

CLEOPATRE, d'après l'Histoire, par
M. Marmontel, in-12.

On trouve par tout la vie de Cleopâtre, mais elle n'est nulle part comme dans cet ouvrage, tournée du côté de la morale & de la politique. Les réflexions profondes & les raisonnemens solides de l'Auteur répandent un grand jour sur cette brillante partie de l'Histoire, mais le style se ressent quelquefois de ces discussions; il nous a paru de tems en tems un peu sec. Ce léger défaut n'empêche pas que la brochure que nous annonçons, ne porte l'empreinte d'un génie lumineux & hardi. On en jugera par le portrait de Cleopatre.

Portrait du Cleopatre.

Cleopatre étoit belle, mais l'éclat de cette beauté, qui lui avoit suffi pour subjuguier le cœur de César, & suivant quelques-uns celui de Cneius, fils du grand Pompée, étoit devenu le plus foible de ses charmes. L'amour de César l'avoit remplie d'une noble ambition. Elle se sentoit digne du Trône du monde, & pour y parvenir elle n'avoit que la route des cœurs.

Il étoit pour elle de la dernière importance d'étudier l'art de plaire, & personne, je crois, ne s'y appliqua avec autant de succès. Avec une ame forte, élevée, audacieuse, elle avoit reçu de la nature un esprit vif, brillant & enjoué. Elle avoit tous les goûts, elle prenoit tous les tons, elle aimoit tous les plaisirs, & les varioit sans cesse. Moins occupée à satisfaire ses desirs qu'à en inspirer de nouveaux, la certitude de plaire ne lui fit jamais négliger les moyens de paroître plus aimable, & quoiqu'elle aimât de bonne foi, il n'est point d'artifice qu'elle ne mît en usage pour être aimée.

Habile à observer tous les mouvemens du cœur qu'elle vouloit, ou gagner ou retenir, elle sçavoit y jeter à propos la crainte, le desir, l'esperance, la confiance & la jalousie, le ravissement & la douleur, employant tour à tour avec un art inconcevable la tendresse & le caprice, l'ingénuité & la dissimulation, la froideur & l'emportement. Dans le tems où elle sembloit le plus se livrer à ses penchans, elle les régloit sur ses vûes, & son yvresse même étoit politique. On ne sçait ce qui l'emportoit en elle, des graces de la nature ou des raffinemens de l'art. Mais elle portoit si loin l'un & l'autre de ces avantages,

que réduite au plus foible des deux , elle n'eût pas laissé appercevoir la perte de l'autre. Cleopatre réunissoit enfin tout ce qui peut enflammer les passions d'un homme , & flatter l'orgueil d'un Héros.

LE MANUEL des Dames de Charité , ou Formules de médicamens faciles à préparer ; dressées en faveur des personnes charitables , qui distribuent des remèdes aux pauvres dans les villes & dans les campagnes ; & un Traité abrégé sur l'usage des différentes saignées. Nouvelle édition. *A Paris* , chez *Debure* , l'aîné , Quai des Augustins , à l'Image Saint Paul , 1750. Un volume in-12.

Cet ouvrage , que d'habiles gens regardent comme le plus simple & le plus sûr de tous ceux qui ont paru en ce genre , ne peut manquer d'être bien accueilli dans un siècle , où malgré les invectives des moralistes , il y a beaucoup d'humanité. Ce sentiment deviendra tous les jours plus vif. Il n'est pas possible que la Philosophie & la politique fassent des progrès , sans nous éclairer sur le prix des hommes. Les sages Médecins qui ont composé ce précieux ouvrage , aident les pauvres malades de leurs lumières , c'est aux gens riches à les secourir de leurs biens.

HISTOIRE des révolutions de l'Empire

52 MERCURE DE FRANCE.

de Constantinople , depuis la fondation de cette Ville , jusqu'à l'an 1453 , que les Turcs s'en rendirent maîtres. Par M. de Burigny. A Paris, chez Debure, l'aîné, Libraire, Quai des Augustins, à l'Imago S. Paul, 1750. Trois volumes in-12.

Il falloit la sagacité, l'érudition & la patience de M. de Burigny pour écrire l'Histoire que nous annonçons. On sçavoit en gros ce qui concernoit l'Empire de Constantinople, mais les détails en étoient peu connus, & il a fallu des recherches infinies pour s'en instruire. Quoique l'Auteur ait jetté beaucoup de lumière sur les événemens profanes, il nous a paru que ce qui concerne la Religion, est encore mieux développé. Ceux qui sont portés à mal penser de l'humanité, ne seront point détrompés par la lecture de ce Livre, dans lequel on trouve, je crois, plus de crimes bas & horribles que dans les fastes du reste de l'Univers. Les Sçavans, & ceux qui cherchent à le devenir, ont applaudi à un ouvrage, rempli d'une érudition exacte, & écrit avec beaucoup d'ordre & de clarté : les Lecteurs qui ne cherchent qu'à s'amuser, auroient désiré un peu plus d'art dans les transitions, un peu plus de couleur dans les portraits, un peu plus d'ornement dans le style.

LETTRES TURQUES. Nouvelle édition, de Constantinople, & corrigée & augmentée. A Cologne, chez Pierre Mortier, 1750. Deux volumes. Les deux premiers ss in-12.

Ces Lettres connues par plusieurs éditions. Quoiqu'elles soient inférieures à tous égards, à celle qu'on vient de nous donner, ont surtout mérité l'éloge par le naturel & par l'élégance. Ce qui nous a paru le plus distinguer cet ouvrage de M. de Sainte Foy, des autres de cette nature, c'est que nos ridicules y sont peints sans malignité & sans mysanthropie. On y trouvera plusieurs traits semblables à ceux qu'on va lire.

Il n'est pas aisé de démêler, si les François aiment véritablement les Etrangers, ou s'ils n'ont que la vanité, l'espèce de coquetterie de s'en faire aimer. Croiroient-ils que par toutes sortes de bonnes façons, ils doivent tâcher d'adoucir le malheur d'une personne, envers qui la nature a été assez marâtre pour ne l'avoir pas fait naître François ?

Tu me demanderas sans doute, si les Françoises sont belles : on peut croire que non, mais il est impossible de sentir qu'elles ne le sont pas : sans les avoir vûes, on peindra la beauté, jamais les graces.

La Comédie est un lieu où les François s'assemblent à une certaine heure, pour

le style.

pleurer sur la triste destinée de quelques Héros qu'ils n'ont jamais vûs ni connus, & pour y tire des défauts, des foibleſſes, des vices & des ridicules de leurs parens, de leurs amis ; & des personnes avec qui ils vivent tous les jours.

S'il étoit permis à Paris d'avoir plusieurs femmes, elles y ſeroient peut-être auſſi captives qu'en Turquie, mais comme un François ne peut en avoir qu'une, il ne la cache pas, de peur que ſon voiſin ne cachât auſſi la ſienne.

LES AMUSEMENS du cœur & de l'eſprit, pour les années 1748 & 1749. *A Paris, chez Cailleau, Briaffon, David, le jeune, & Quillan.* Quatre volumes in-12.

Ce Recueil que nous devons aux ſoins d'un excellent Humaniſte, M. Philippe, eſt extrêmement varié, & il renferme de bonnes choſes dans chaque genre : des Poëſies vives & legeres, des morceaux de morale lumineux & approfondis, des hifto-riettes heureuſement imaginées & écrites avec élégance, quelques voyages curieux, quelques critiques judicieuſes. Il en eſt pourtant de cette collection, comme de toutes les autres ; elle gagneroit beaucoup à être plus courte.

RE'PONSE de M. Daran, à la brochure portant pour titre : *Pour la défenſe & la*

conservation des parties les plus essentielles à l'homme & à l'Etat, &c. *A Paris*, de l'Imprimerie de Giffey, 1750, pp. 76.

Les Adversaires de M. Daran contribuent, sans le sçavoir, & sans le vouloir, à étendre & à affermir sa réputation, en le mettant dans la nécessité de reproduire souvent des Certificats qui attestent la bonté de la méthode qu'il employe dans le traitement des maladies de l'urèthre. Le témoignage des plus grands Médecins, des plus habiles Chirurgiens, & des personnes qui doivent leur guérison aux bougies, est un de ces argumens qu'il ne paroît pas facile de réfuter. Cette espèce de démonstration est maniée avec adresse dans la brochure que nous annonçons.

ANÉCDOTES LITTÉRAIRES, ou Histoire de ce qui est arrivé de plus singulier & de plus intéressant aux Ecrivains François; depuis le renouvellement des Lettres sous François I. jusqu'à nos jours. *A Paris*, chez Durand & Pissot, 1750. Deux volumes in-12.

Cet ouvrage attribué par quelques personnes à un de nos Ecrivains qui n'y a point de part, pouvoit être très-amusant. Il auroit fallu pour cela en retrancher les Auteurs déjà oubliés, ne rapporter des plus connus que des aventures bien pi-

quantés, & mettre plus d'élégance & de correction dans le style. Ce Livre, tel qu'il est, est pourtant le plus agréable de tous ceux de ce genre par la quantité, le choix & l'ordre des Anecdotes qu'il renferme. Un article pris au hazard fera mieux connoître cette collection que tout ce que nous en pourrions dire.

Jean Palaprat, né à Toulouse l'an 1650, mort en 1721.

I. Palaprat étoit Secrétaire des Commandemens de M. de Vendôme, Grand Prieur de France, avec lequel il vivoit dans une fort grande liberté. M. de Catinat, qui l'aimoit fort, lui dit un jour en l'embrassant : les vérités que vous lâchez au Grand Prieur, me font trembler pour vous. Rassurez-vous, Monsieur, dit plaisamment Palaprat, ce sont mes gages.

II. Palaprat logeoit au Temple, chez M. le Grand Prieur, où quelquefois il n'y avoit point de dîner, & d'autres fois il y avoit des repas énormes. Palaprat disoit sur cela. Dans cette maison on ne peut mourir que d'indigestion ou d'inanition.

III. On prétend que Palaprat avoit fait le Grondeur en un Acte, & que Brueys, à qui il l'envoya, le mit en trois. Sur quoi Palaprat dit : Jarnidions j'avois envoyé à
ce